

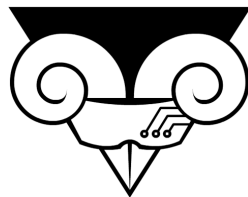


# Thomas Day Stairways to hell



# Stairways to hell

Thomas Day



e-Bérial'



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

**e.belial.fr**

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

**forums.belial.fr**

Ouvrage publié sous la direction d'Olivier Girard.

ISBN PDF : 978-2-84344-164-6

ISBN ePub : 978-2-84344-165-3

Parution : octobre 2010

Version : 1.1 — 09/11/2010

Illustration de couverture © 2002, Guillaume Sorel

© 2002, Le Bélial', pour la première édition

© 2010, Le Bélial', pour la présente édition

# Sommaire

<b>STAIRWAYS TO HELL.....</b>	<b>1</b>
<b>SOMMAIRE .....</b>	<b>4</b>
<b>MES ESCALIERS POUR L'ENFER .....</b>	<b>5</b>
<b>EXTERMINATION HIGHWAY .....</b>	<b>8</b>
<b>DIRTY BOULEVARD .....</b>	<b>51</b>
<b>PUNISHMENT PARK.....</b>	<b>93</b>
<b>BLANCHE-NEIGE AU PAYS DU GRAND-MECHANT LOUP .....</b>	<b>142</b>

# Mes escaliers pour l'enfer

Avant-propos de Thomas Day

« Sans doute devrais-je présenter des excuses aux lecteurs — et ils sont nombreux — qui pensent qu'une nouvelle doit se suffire à elle-même, et que tout commentaire relève du verbiage superflu. Pour ma part, j'aime bien le verbiage, et je crois que la plupart des lecteurs partagent ce goût. »  
Joe Haldeman, avant-propos à la nouvelle « *Contrepoint* ».

Ce livre comprend, outre cet avant-propos et une postface de l'éditeur, trois cauchemars ancrés dans une certaine vision du quotidien. Le lecteur y rencontrera, dans l'ordre, un homme à la recherche de sa véritable nature, le lycanthrope d'« *Extermination Highway* » ; une sorcière, Maneki Neko, postée sur les abords du « *Dirty Boulevard* » ; et enfin un écrivain, forcément infréquentable, pour lequel vont s'ouvrir les escaliers pour l'Enfer. Voilà une descente en Hadès qui va de la rédemption à la damnation en passant par la transgression. Une autoroute, un boulevard et, comme terminus, le Parc de la Punition : une volée de marches qui s'enfoncent toujours plus profond dans l'écorce terrestre et qui nous regarde comme un grand sourire d'ivoire et de sang.

Quand on réunit trois des textes les plus violents qu'on ait jamais écrits pour en faire un livre à ne pas mettre entre toutes les mains, où la violence est omniprésente, où l'érotisme ne cesse de céder la place à la pornographie la plus pure, il faut sans doute, pour ses proches, les gens qui vous aiment, donner quelque explication. Se répéter, car on s'est déjà, à de nombreuses reprises, expliqué.

Je n'écris pas pour essayer de rendre les gens plus heureux (ou plus malheureux) ; je n'écris pas pour raconter des histoires (quelle illusion...) ; je n'écris pas pour trouver ou proposer un peu de sagesse, même si, parfois, je revendique mes idéaux républicains ; je n'écris pas pour que mes textes soient appréciés. J'écris car ça me libère, me permet d'essayer de donner dans ma vie le meilleur de moi-même, et quand je parle ici de la vie, j'en exclus purement et simplement l'écriture.

Le processus est toujours le même : je me débarrasse par l'écrit de mes ténèbres comme on vide un abcès de son pus. Parfois, c'est au forceps que j'arrache la pourriture pour mieux l'étaler sur le papier. Souvent, il me faut des jours durant fouiller dans tous les scalpels mis à ma disposition, ma forêt d'idées noires, ma forêt de cendres, pour trouver le bon instrument, le bon *calibre*. Il y a des choses qu'on enterre profondément, des choses qui mettent longtemps à remonter à la surface, comme « *Punishment Park* » qui, posé sur mon épaule, mangeait la pulpe de ma nuque depuis déjà plus d'une décennie. Face à ces véritables cancers qui vous rongent, c'est à la tronçonneuse, à la gouge, au marteau-piqueur que j'opère. Dans l'excès, car c'est ce que j'aime le plus en littérature. L'excès. La chute des limites, la destruction des ultimes remparts. Et au final, une fois que l'on a recouvré le calme, pourquoi ne pas déboucher sur l'abstraction, le crypté, l'incompréhensible, comme ces repères temporels qui s'effondrent dans « *Dirty Boulevard* ».

Il n'y a rien de plus facile que de vider ses poches d'encre noire, c'est même, sans doute, une forme de lâcheté brutale, à la portée de tous. Rien de plus facile que de mettre ses couilles sur la table ou de s'ouvrir le ventre en criant : « Regardez toute cette merde, vous en voulez un peu ? « La vérité... c'est que cette facilité a quelque chose de reposant. Et quand on me demande d'écrire

quelque chose de positif, de non-violent, on me demande de fait de priver celles et ceux que j'aime d'une partie de ma tendresse, de mon amour, de mon amitié, de ma disponibilité, de ma générosité...

Pour le moment, tant que je marche encore sur les brise-lames de mon adolescence, tous ces enrochements dans lesquels je me blottissais à Cagnes-sur-Mer pour fumer des joints en regardant la Méditerranée, triste et grise, tant que j'avance avec en fond sonore des vagues de colère, d'insatisfaction, de rage, je préserve ma bonté pour ceux et celles qui sont là, présents tout simplement, peu nombreux car je ne peux donner plus que ce que je donne déjà. Et du même élan, je prive mes éditeurs de textes joyeux, lumineux, positifs, sucrés, gourmands.

Ceci dit, je ne passe pas mon temps à écrire des textes ultra-violents car, parfois, une parenthèse s'ouvre dans les étoffes du réel. Cela commence toujours de la même façon : j'attends, étendu sous les frondaisons de ma forêt de cendres, trop content de ne plus avoir à avancer, me complaisant dans cette contrée de choses mortes ou repoussantes. Là, d'un doigt incertain je remue mes chimères puantes et gluantes, je sculpte cette glaise dans laquelle je me vautre, glaise qui devient des mots, des phrases, des paragraphes, des récits, des énigmes ; et soudain, surpris par une voix féminine, je bondis, je me mets à courir, mû par le désir, sur un chemin qui renaît, gonflé de vie, où la forêt calcinée bourgeonne, fleurit, laisse place à la mousse sur les troncs et aux dessins féminins et maternels des ruisseaux. Je tombe amoureux, illuminé d'or comme le sont les gens amoureux, et j'arrête d'appivoiser mes ténèbres, de jouer avec elles, d'écrire, tout simplement... Bientôt, l'amour prend fin — c'est une bougie trop facile à souffler — et viennent les questions : étais-je vraiment amoureux ? comment ai-je pu, si facilement, céder à l'illusion ? Et quelle que soit la réponse à ces questions, la forêt s'assombrit de nouveau pour me tendre ses branches familières et mortes où je cueille couteaux de cuisine ensanglantés et autres lames promises à de funestes errances. Alors, de nouveaux textes excessifs prennent forme, s'érigent peu à peu... Suintants de merde, de sperme et de sang.

Tel est le cycle de mes ténèbres, et ce livre, *Stairways to hell*, n'est que le fruit de leur appivoisement nécessaire. Un fruit blet.

Pour conclure cet avant-propos, il me faut respirer profondément... Prendre de l'élan... Bander les muscles... Sentir la puissance de l'érection, cette barre d'acier... C'est comme effectuer une pirouette sur le dos d'un requin, interpeller une jolie fille dans la rue. Il y a une part de jeu et une part de danger. Je dis, je crie : « Ne lisez pas, n'achetez pas ce livre si vous avez quelque chose de plus agréable à faire à la place... l'amour, par exemple. »

T.D.



# Extermination Highway

*D'abord, l'odeur s'impose : lourde puanteur de caoutchouc brûlé, de pneus cuits et recuits par le soleil au point de s'effriter, de verre brisé, de carburants au goutte à goutte, de skai brûlant, de cendriers pleins à dégueuler, de produit lave-glace...*

*Au loin, quelques grattements se font entendre, quelques halètements animaux, quelques courses — griffes sur la tôle tiède.*

*Ton corps en alerte t'oblige à ouvrir les yeux. La curiosité mêlée d'inquiétude... plus forte que toi. Tu ne peux pas lutter. Toute résistance est vaine. Ils sont de plus en plus proches. Menaçants — griffes sur la tôle tiède.*

*La lumière pénètre ton œil, en brûle le fond, t'offre l'aveuglement, suivi de quelques nuages d'insectes lumineux. Phosphènes. Enfin ton regard trouve un chemin vers la réalité : un minuscule triangle de ciel nocturne apparaît.*

*Tu es assis dans une épave de voiture, à la place du mort. Tout en grattant les dépôts blancs qui encombrant tes lèvres, tu ne comprends pas ce que tu vois : des voitures broyées sur ta gauche et ta droite, des voitures écrasant celle qui te sert de refuge, des voitures couchées sur couches, devant, derrière, dessous, au-dessus, des voitures qui t'étouffent et te laissent juste apercevoir la Lune — belle, rousse, pleine comme un ventre qui attend l'enfant. Tu n'auras même pas le temps de paniquer car déjà, d'un coup de patte précis, un animal brise la vitre la plus proche... Sur ta droite, le verre sécurit explose comme un nuage de gouttes de sang, comme une hémorragie de lumière, artérielle, acérée. Derrière, un autre animal grogne. Devant, ses congénères hurlent à la mort...*

*Des loups ?*

*Une gueule jaillit des ténèbres pour te saisir à la gorge. Longue et puissante, brillante de salive dans le clair de lune lycanthrope.*

*Une patte déchire ta chemise blanche et laisse paraître entre les plaies parallèles, gorgées de sang, les poils sombres qui couvrent ta poitrine.*

*Un goût de métaux envahit ta bouche.*

*Bienvenue sur Extermination Highway !*

## Première partie

« *La structure latente domine la structure évidente.* »

Héraclite, *Fragment 54.*

La tempe posée contre la vitre givrée du bus, je regarde les Rocheuses coiffées de neige. Lourds de tous les fantômes qui les parcourent, leurs versants, leurs forêts, défilent sur ma gauche — comme au ralenti. La route qui me sépare d’Helena, dans le Montana, où j’ai été jugé et condamné, du pénitencier ultra-moderne de Great Falls, cette route interminable, serpente le long du Missouri, entre la chaîne de Lewis et les monts Big Belt, la grande ceinture.

Je préfère regarder les Rocheuses que le défilé d’épaules, de têtes juste devant moi. Un enchevêtrement de nègres, de *chicanos* et quelques peaux-rouges, et de l’autre côté de la travée quelques crânes en peau de fesses mêlé à la minorité blanche. Un entassement de tout ce que la société peut produire de plus infect — des hommes qui traitent mieux leurs putes que leur femme, qui volent et violent, tuent leur prochain pour le plaisir. Ils sont les preuves de l’échec américain, comme ma présence dans ce bus, et avant au tribunal, fut la preuve de mon échec personnel. Il est des naïfs pour croire que l’Amérique est un *melting pot*, un joli creuset, du style forêt-marketing à la Walt Disney où toutes les races se mélangent dans la réussite sociale et l’allégresse, avant de pousser une petite chanson dont on fera le succès de Noël. Les Européens, véritable ramassis de crypto-communistes dominés par le *lobby* juif, imaginent sans doute cette Amérique-là.

Heureusement, la malédiction du métissage global n’a pas eu lieu. Des murs se dressent. Des races subsistent, intègres. La vérité court du passé au futur, à travers l’Histoire et ne s’arrête même pas sur le présent, ou si peu. La vérité est aussi solide que la chaîne d’acier qui passe à ma cheville droite et me lie aux autres prisonniers du bus. D’un côté, il y a les blancs, et ce putain de pays leur

appartient — le temps des Indiens est révolu, ils ont préféré l'alcool à la guerre, la lâcheté à la résistance, la paresse au courage ; ils méritent bien de vivre dans leurs bidonvilles, vautrés au milieu de leur merde bièreuse, de leurs ordures, des carcasses pourries des voitures qu'ils n'ont pas su entretenir. Depuis plus de cent ans ce pays appartient aux blancs car il appartient aux meilleurs, à ceux dont le sang, la merde et la sueur ont forgé l'*American Way of Life*. De l'autre côté de la barrière, de l'autre côté du grillage, grogne la face sombre de ce pays : les nègres, les chicanos, les Youpins, les papistes, les portos, les terroristes Arabes, nos bons peaux-rouges, toute cette engeance qu'on appelle gentiment les minorités. D'avoir passé mon enfance aux Philippines, j'en oublie systématiquement les Asiatiques qui m'ont tant appris.

J'entends claquer un zippo, un nuage bleuté naît de l'autre côté du grillage. Le gardien a posé un temps son fusil à pompe pour s'en griller une. Je retourne à mon paysage et c'est à ce moment précis je l'aperçois. *Il se trouve au sommet d'un des amas rocheux qui bordent la route. Il règne. Il règne sur mon univers. Il regarde le bus passer. D'habitude, je ne le vois que sur Extermination Highway. Ici, la lumière du jour éclaire son poil noir, la fourrure abondante qui entoure son cou.*

Noir, boiteux, ce qu'on ne peut remarquer pour le moment car il se tient immobile, ce loup est mon ami, mon guide depuis plusieurs années, depuis le jour où je l'ai rencontré sur les bords du Grand Canyon. D'habitude, il mène sa meute dans le labyrinthe d'*Extermination Highway*, le grand cimetière automobile, et je ne le vois que quand je m'y rends pour surveiller, profiter de l'*avancement des opérations*.

Aujourd'hui, tout semble différent, le Loup Noir se trouve là, posté sur le bord de la route, surveillant mon transfert, vérifiant que tout va bien pour moi. Aujourd'hui, aucune goutte de sang humain ne poisse sa fourrure.

J'ai quitté le doux chauffage du bus depuis deux heures. On nous a fait marcher de la cour — un périmètre de haute sécurité avec miradors et mitrailleuses M60 à l'affût — jusqu'à des couloirs si bas de plafond que je me suis senti comme prisonnier des égouts. Je regarde le sourire noir et rectal des armes automatiques pointées vers moi.

*Essaye de t'échapper, Tom, et ils auront besoin de plusieurs sacs pour ramasser ce qu'il restera de ton corps.*

Au guichet d'admission, nous nous déshabillons. Nos ultimes possessions finissent dans un carton numéroté — aucune exception à cette règle. Les hommes mariés ne peuvent même pas garder leur alliance. L'un d'eux s'est plaint, il ne voyait pas trop ce qu'il pouvait faire avec une alliance.

*C'est pour éviter qu'on te la vole ou qu'elle te serve de monnaie d'échange, trouduc, lui a assené le gardien dans sa guérite. Et reste derrière cette putain de ligne jaune !*

Maintenant, je me tiens nu parmi les autres criminels. Nous sommes alignés sur trois rangs, ici tout est droit, aligné, d'une propreté clinique où plane l'odeur piquante de la javel. Il y a des lignes partout, des lignes à suivre, des lignes à ne pas franchir, des lignes de tir, évidentes, et aucune autre ligne de fuite que celles de son monde imaginaire.

Je suis nu comme les autres, pas mécontent d'avoir un sexe de taille normale. On m'inspecte comme un animal à la foire à bestiaux. Un homme en uniforme se tient devant moi, il m'ordonne

d'ouvrir la bouche, il me demande de décalotter mon gland, de soulever mes testicules. Il hurle comme si j'étais sourd. Il m'ordonne de me tourner, de me pencher en avant tout en écartant mes fesses. Il m'ordonne de tousser deux fois. Il se répète et me demande de tousser plus fort. Je m'exécute et un jet de merde claire arrose le sol, vient mourir en grumeaux sur mes cuisses. Personne ne réagit. L'homme en uniforme me demande de me redresser. « Demi-tour droite ! On se fixe ! ». Il passe à un autre prisonnier.

*Le loup n'est pas loin, il se promène parmi nous et personne — évidemment — ne le remarque. Je me demande s'il a conscience à quel point les prisonniers sont humiliés, à quel point on ne leur autorise pas la moindre dignité. Et d'uj seul coup l'évidence me réveille : faut pas oublier que c'est que des nègres dans la plupart des cas.*

J'attends une demi-heure, torturé par l'envie de gratter mes cuisses maculées, nauséabondes. J'observe le Loup Noir quand il est dans mon champ de vision, je le regarde renifler les blacks, se frotter contre les jambes des blancs.

J'attends les ordres. À coups de ceinture, mon père m'a appris à obéir. Je lui dois ça *et plus*. Bien plus.

« En rang, colonne par colonne, demi-tour droite ! »

Nous marchons jusqu'aux douches. Pendant le trajet, je m'aperçois que je ne suis pas le seul à m'être chié dessus. Ça devrait me reconforter, mais non, ça ne fait qu'ajouter à mon désarroi.

Tous les détenus gardent le silence. Personne ne joue au con. On me donne un savon et on m'ordonne de me plaquer au mur carrelé. On m'arrose à la lance à incendie alors que je me savonne. On me demande de me tourner, quart de tour par quart de tour.

L'eau se tarit et je peux enfin voir mon corps, rouge brique, brûlé par l'eau crachée à haute pression.

Je pense les gardiens bandent en nous prenant ainsi pour cible et qu'ils regrettent que ce ne soit pas avec un fusil à pompe chargé de chevrotine reliée. Je suis sûr qu'ils prennent un malin plaisir à viser l'entrejambe — touché de plein fouet c'est le souffle coupé assuré, voire une impuissance passagère qui peut durer deux à trois jours.

Encore ruisselant, je marche avec d'autres, jusqu'au magasin. Là, un jeune nègre prend mes mesures. J'ai envie de le cogner. Mais je ne bouge pas. J'attends très longtemps, les oreilles bourdonnantes du bruit des machines à coudre. Sur fond de chuintements de fer à repasser, on me donne des dessous, un uniforme propre, sur lequel mon nom a été imprimé par transfert, en noir, en grand dans le dos, en plus petit sur les épaules et la poche à cigarettes, au niveau du cœur. Pourquoi de si grandes lettres sombres pour désigner un destin devenu insignifiant ?

Je veux m'habiller, mais un garde me dit : « Pas ici ». D'un geste de la tête, il me fait avancer dans le couloir des coiffeurs. Il m'accompagne de sa matraque, poussant mon bras droit. Un de ses collègues se tient adossé à un mur, lunettes de soleil sur le nez, fusil à pompe en main. Sous terre, il n'y a pas de soleil, on peut même ajouter qu'il n'y en aura jamais. En face, quelques prisonniers officient à la tondeuse — pas de ciseaux évidemment, ils pourraient s'en servir comme arme.

J'ai déjà le crâne rasé et je peux donc m'habiller. Un des gars qui tond, au crâne aussi propre que le mien, me pose la main sur l'épaule entre deux *clients*, deux de ses doigts repliés — le pouce et l'auriculaire.

« Faut se tenir les coudes, chevalier. »

Il me prend pour un chevalier du KKK. Je ne fais pas partie du KKK. C'est une bande de ploucs imbibés au Jack Daniel's, des connards aussi dégénérés que les nègres qu'ils détestent. Le KKK propose la baise entre cousins, entre frères et sœurs comme modèle de perpétuation de la race. j'ai beau ne pas avoir de culture, je sais que bien des royaumes ont sombré ainsi. Mon royaume, c'est *Extermination Highway*, la sélection y est surnaturelle : les loups tuent les faibles, les malades, les membres des races inférieures. Seuls les loups y baisent, et encore seul le Loup Noir et sa femelle. Ils sont le *couple alpha*, les seuls individus de la meute à pouvoir avoir des petits, les autres sont dominés.

L'homme au crâne rasé ne me lâche pas.

« Je m'appelle Reading, dit-il. Parle à voix basse.

— Moi c'est Wolf, Tom Wolf, comme l'écrivain mais sans "e" à la fin. »

Un garde, encore un nègre, beugle mon nom.

« Wolf ! Cellule 14, bloc D, aile nord ! »

Avec les autres clients du bloc D, je suis les lignes sur les murs. Un code de couleur — bleu, jaune, vert, rouge — donne les directions des blocs A, B, C, D. Je me retrouve chez les rouges. Amusant, non ?

Je meurs de faim. Il faut absolument que j'aille aux toilettes. Mon ventre me fait mal, des choses y vivent momentanément.

Deux nègres occupent ma cellule, l'un est plus grand que moi, plus jeune, gonflé à la muscu. J'analyse rapidement sa morphologie, il est probablement trop lent pour me poser un quelconque problème. Néanmoins, je ne dois pas le sous-estimer. L'autre est vieux, a les dents pourries. Il est à moitié aveugle, un œil vaincu par la cataracte, laiteux comme un paquet de sperme dans une petite cuiller.

Mon ventre me noue. C'est de pire en pire.

Je pose mes fesses sur le lit vide.

« Tu cherches quelque chose, mec ?

— Faut que j'utilise les toilettes.

— Et t'attends notre permission ?

— Non. »

J'y vais — le gogue est un monobloc en inox sans abattant. Juché sur ce machin — glacé — où l'on peut difficilement avoir envie de s'attarder, je vis l'expérience la plus humiliante de toute ma vie. Non seulement j'ai la chiasse, mais cette dernière est des plus bruyantes.

« Fais comme les autres... Siffle, petit », me conseille le vieux.

Alors je siffle... Et je déteste mon corps, ce corps qui pourrait être magnifique, un jour un mec m'a dit : « Tu sais, petit, même les mannequins chient, même la plus belle femme du monde, alors... »

Lendemain. L'heure de la cantine. Les gardes déverrouillent les rangées de cellules et tout le monde se met en marche, en rang, en silence. Arrivé en vue du réf, y'a un peu de chahut et un garde fait glisser sa matraque sur les barreaux pour calmer le jeu.

*Dringlinglingdringling-glingdringlingling.*

Tout le monde fait la queue dans un silence relatif. Des trucs passent de main en main, plus ou moins discrètement : du fric, des paquets de clopes, autre chose...

Je prends mes pains de maïs, ma tranche de rosbif, ma purée de carottes, mon brownies industriel et un jus de pomme — un mini-pack style U.H.T. avec une petite paille sur le côté. Nous avons droits à des couverts en plastique souple — impossible de bousiller quelqu'un avec ça, et pas de verre, pas de gobelet.

Je soulève mon plateau et cherche une place loin des basanés. J'aperçois Reading, qui me fait signe d'un petit hochement de tête.

Il déplace un mec et je peux m'asseoir presque en face de lui.

« Je vais te présenter... C'est bien Wolf ton nom ? »

J'acquiesce. Il me présente ses potes — tous des membres du KKK. Il m'apprend qu'il est le Grand Cyclope du coin, leur chef. Je ne savais pas que le KKK remontait si haut dans le nord du pays. Mais à bien y réfléchir, il n'y a pas de meilleur endroit que les prisons et les pénitenciers pour apporter la bonne parole de l'hégémonie blanche.

« Tu es du White Power, petit ? »

— Non.

— Tu veux en être ?

— J'sais pas.

— Faut se serrer les coudes entre blancs.

— P'tèt... »

Un des mecs se met à sourire avant de jeter son pain de maïs dans sa purée de carottes couleur jaune d'œuf trop cuit, m'éclaboussant plus ou moins volontairement. Le type a le sigle SS tatoué sur la gorge ; ses yeux bleu acier lui confèrent un aplomb terrible.

Reading pose sa main sur l'épaule du provocateur et lui chuchote un truc à l'oreille. Je mange tranquillement. Tout a un goût dégueulasse — de javel —, mais j'ai trop faim.

« C'est ton premier séjour, j'suis sûr que tu fais encore du bruit quand tu chies... Ça ne va pas durer.

— P'tèt.

— T'as fait quoi pour te retrouver ici ? »

Tôt ou tard, quelqu'un devait poser la question. Je pensais que ça attendrait quelques jours... La prison fait sans doute partie de ces contrées de l'immédiat où aucun acte ne nécessite de préliminaires.

« J'ai tué un mec.

— Pourquoi ?

— Une histoire dans un bar. »

J'enfourne une fourchetée de purée dans ma bouche.

« Une histoire ? »

Ils veulent savoir. Ça me noue... J'ai déjà raconté cette histoire des millions de fois :

« Cette saloperie d'Indien était bourré, il a commencé à emmerder ma copine, lui poser la main sur les seins. Ça m'a rendu dingue.

— Et tu l'as tué pour ça ? »

Plusieurs sourient. Peut-être ne me croient-ils pas. Peut-être me prennent-ils pour un petit escroc, un dealer où un voleur de tires.

« Oui.

— Tu mens, annonce l'homme aux yeux bleus et au tatouage SS.

— P'tèt. »

Je finis mon pain de maïs et propose à l'homme aux yeux bleus de finir son plateau puisqu'il n'y touche plus. Reading ne réagit pas, mais je sais que ça le fait marrer.

*Vous voulez que j'aie des couilles. J'en ai. Et elles sont grosses comme des melons et en béton armé. Du même béton armé que celui qui transforme Extermination Highway en un canyon où l'espoir n'a pas droit de cité. Ce que je vous promets si vous venez vous frotter à mon esprit est un monde de douleur et d'agonies.*

Sur ma couchette, le visage caressé par la lumière liquide des projecteurs de l'enceinte nord, j'écoute les loups. Leurs hurlements déchirent mon esprit, trains d'images violentes, de visages ensanglantés, de lèvres retroussées sur la mort et son sang déjà épaissi. Juché tout en haut du contrefort nord, alors que nous sommes séparés par la tranchée que creuse *Extermination Highway* à travers le Monde, mon père m'applaudit. Rasé de frais, il porte ses éternelles ray-ban à verres miroirs, son uniforme de l'U.S. Air Force ; le tout cache un regard rempli d'alcool et un corps mou et velu suant les lipides par tous les pores, un corps trop attiré par la friture, les sauces épaisses, la viande bien saignante au gras aussi jaune que du pus.

Mon père fume son cigare.

Les loups se régalent.

Une des négresses essaye de gravir la paroi bétonnée d'*Extermination Highway*. Je m'approche, je tends le bras et — alors que je vois l'espoir éclairer son visage — je plonge ma main dans sa bouche grande ouverte pour lui saisir la langue. Suppliante, ses yeux roulent comme ceux des bœufs quand le marteau pneumatique leur défonce le crâne.

Mon père m'a toujours dit que pour immobiliser un loup, il faut lui saisir la langue et ne jamais, jamais, lâcher ; qu'il faut se méfier des vieux loups capables de simuler la mort pour mieux t'égorger. Un loup adulte possède une mâchoire cinq fois plus puissante que celle d'un chien de combat. Et des canines qui peuvent faire jusqu'à deux pouces et demi de long. Certains hommes ont la bite plus courte que ça.

Les gens ne savent des loups que ce qu'ils en voient au cinéma. Rien ou si peu. Quand j'étais enfant, je lisais des tas de livres sur les loups : j'en apprenais des passages par cœur. Je voulais comprendre leur mode de vie, en meute avec le couple dominant. Je voulais comprendre pourquoi leurs yeux brillent la nuit. Les yeux des loups sont phosphorescents ; c'est à cause d'un tissu particulier, le *tapetum lusidum*... en gros, ce tissu argenté fait réfléchir une seconde fois la lumière à l'intérieur de l'œil. Voilà pour le côté technique. Mais le seul truc important c'est que la nuit, dans les forêts, parfois on ne voit que les yeux des loups...

Évidemment je suis étendu sur ma couchette et mon poing ne serre aucune langue. Aucune autoroute n'entoure la prison, si ce n'est celle de ma haine.

Je l'ai surnommée *Extermination Highway* et je suis — comme mon père avant moi — le Seigneur des Loups.



Le lendemain, en milieu d'après-midi, je fais connaissance avec mon gardien-chef, un négro, encore. Jusqu'à ce que j'arrive ici, je n'avais jamais remarqué combien la Terre croulait sous le poids de ses nègres. Même le Montana grouille de nègres.

« Tu fumes ? »

Hochement de tête négatif. Il range ses cigarettes et se lève de sa chaise. La photo de sa femme et de ses mômes trône sur son bureau. Sa femme est une grosse blonde style pétasse californienne shootée aux shamallows, ses mômes des petits cafés au lait, bien dodus, de vraies dindes de Noël traitées aux UV.

Ce con n'a aucune fenêtre à son bureau. Je me demande comment on peut travailler sans fenêtre. Moi, je ne pourrais pas.

« T'es arrivé hier et il paraît que tu fricotes déjà avec ces nazis de Reading et Brunswick.

— Connais pas...

— Te fous pas de ma gueule ! J'veux pas d'histoires avec toi. Ici, on fabrique des plaques de bagnole. Je t'ai mis à l'emboutissage. À moins que tu ne préfères être à la bibliothèque, j'ai une place qui se dégage bientôt à la bibliothèque ambulante. C'est du bon taff, propre, agréable. Tu pousses un chariot, tu conseilles les lecteurs, et tu fais des demandes pour avoir de nouveaux livres. C'est aussi bon qu'une pipe... Tu fricotes pas avec ces enfoirés du White Power et je te donne ce boulot en or. C'est un contrat moral entre toi et moi, personne d'autre sera au courant. Si tu crois qu'ils te protégeront contre mes frères nègres, tu te trompes. Ils vendront ton beau petit cul blanc à la première occase. Ils sont tatoués comme de vrais hommes, ils parlent de la supériorité de la race blanche, ils ont de belles formules, de grandes phrases, mais tu peux être sûr qu'ils sont tout aussi dénués de morale que les autres. Ils n'ont aucun honneur. Tu ne trouveras pas ce que tu cherches en leur compagnie. Tu prends la poussette et tu distribues les livres, ou tu sues huit heures par jour à emboutir des plaques. À toi de choisir.

— Allez vous faire foutre... J'ai toujours fait partie de ces enfoirés du White Power et je garderai toujours dans ma tête un bon bout de corde pour vous. »

J'ai dit ça sans violence en pensant que ça allait le foutre en rogne à un point pas possible. D'habitude, dès qu'on parle de corde à un négro, ça le fout en rogne. Mais il ne bouge pas. Il ne doit pas être du Sud. J'espérais qu'il allait essayer de me péter la gueule, ça m'aurait donné l'occasion de montrer à tous ce qu'est mon *art*. Mais il se contente de sourire et de me faire escorter à l'atelier.

« Tu commences demain », sont les derniers mots qu'il prononce en ma présence.

Le Loup Noir a observé toute la scène. Il ouvre grand sa gueule, se lèche les babines et disparaît.

À l'atelier, je fais connaissance avec l'équipe, *melting pot* nauséabond qui montre que ce mélange n'a de sens qu'en prison, là où la lie s'accumule, s'épaissit et ressemble d'un seul coup à quelque chose de franchement cohérent — à brûler, à récurer, à détartre, à désinfecter. Le pire c'est que je ne me sens pas même digne d'échapper à ce châtiment. Je n'ai eu que ce que je méritais. Je regarde tous ces mecs qui suent et qui blaguent, qui emboutissent la taule en rêvant qu'il s'agit de petits culs ou de petites chattes à leur portée.

Personne ne m'adresse la parole en dehors d'un Mexicain, sympathique comme peut l'être un chien terrassé par la chaleur, couché aux pieds de son maître.

Le repas du soir se déroule sans anicroche et mes voisins de cellule me foutent la paix. Le jeune fait ses pompes — plus d'une heure —, et le vieux lit longtemps. À l'extinction des feux, il continue avec une torche. On entend quelques cris lointains, puis ça s'arrête. Un mec vient de se faire violer, ou vient d'y échapper. Je me prépare à affronter psychologiquement cette situation ; le problème se posera tôt ou tard. On me l'a fait comprendre. Certains types me regardent avec insistance et je sais à quoi ils pensent.

*T'as un beau cul, P'tit.*

Avant d'arriver en prison je pensais qu'en milieu carcéral les mecs en violaient d'autres pour avoir un semblant de sexualité, un minimum de plaisir. Mais c'est tout autre chose. C'est une barrière qui se dresse entre les prisonniers ; il y a les violeurs et les violés, les dominants et les dominés. Ce n'est guère différent des loups. Et si plaisir il y a, c'est celui de dominer, de déchirer l'autre, de lui infliger souffrance et humiliation.

Ici, on ne se fait pas enculer. On se fait *casser le cul*. C'est toute la différence entre une pratique sexuelle et une pratique clanique.

Je suis en prison depuis trois semaines, j'emboutis des plaques toute la journée, je me branle tous les matins et après je vais chier. À cause des problèmes intestinaux du premier jour on m'a surnommé Tom-La-Chiasse. Je m'en fous. Y'a pas un mec au monde qui ait jamais eu la chiasse. Et si c'est pour signifier à quel point j'ai peur, ils se trompent, ils confondent la peur et l'acuité. Comme le papier hygiénique n'est pas de très bonne qualité, je ne m'essuie pas beaucoup le matin, j'attends la douche commune pour me nettoyer.

Ce matin... L'eau tout juste tiède inonde mon crâne rasé, glisse sur l'aridité de mon corps... Les yeux fermés, j'imagine une louve briser une vitre d'un coup de patte — me voilà de retour à *Extermination Highway*. L'animal entre dans le véhicule pour dévorer l'enfant qui espérait être à l'abri. C'est un bébé chinetoque que la louve chope à la gorge.

Je souris.

*Extermination Highway* c'est le Grand Canyon bétonné au nord et au sud dans un souci de symétrie réconfortant. Un milliard de voitures s'y trouvent, entassées, couchées sur couches.

Quelqu'un me pousse violemment contre le mur et mon menton heurte les carreaux de céramique. La douleur se répand dans tout mon corps comme une goutte de peinture lâchée dans un verre d'eau fraîche.

« Tu attends encore un peu pour te chier dessus ! Mec ! »

Je me retourne. Le sol est très glissant, c'est un facteur à prendre en compte. Le type qui me fait face est un bamboula du nom de Kranes. Reading m'a mis en garde contre lui. C'est plus ou moins le chef-violeur des Black Panthers locales. Une saloperie de musulman, de ceux qui arrachent leur clitoris aux petites filles. Une vraie montagne de barbaque montée sur bite de cheval. S'il me chope et me retourne, je vais chier du sang pendant un mois, et j'échapperai probablement pas à la déchirure.

Un pote a eu trois points à l’anus : c’est comme si tu chiais des lames de rasoir brûlantes m’a-t-il dit — tu voudrais être mort.

Le Black me sourit, la queue circoncise déjà au garde-à-vous, l’œil de son méat assez grand pour qu’on puisse y planter une allumette.

Trois de ses potes sont avec lui ; les autres sont déjà en train de quitter les douches pour le petit-déj. Ils ramassent leur serviette, ils baissent les yeux. Je pourrais appeler le gardien. Mais ça ne se fait pas, d’autant plus qu’il a dû être arrosé pour regarder ailleurs. Reading essaye d’intervenir mais le nazi au tatouage SS — j’ai appris au détour d’une conversation que c’était lui, Brunswick — lui fait signe que non. Ils quittent les douches, la queue molle, presque planquée entre les jambes.

« T’aurais pas dû envoyer chier les crânes en peau de fesse...

— J’ai pas besoin d’eux pour me protéger de toi. »

Je souris... j’ai aperçu le Loup Noir. Va y’avoir du sport.

« T’as vu *Wild at heart*, t’as vu ce que Nicolas Cage fait à ce nègre ? »

Je respire profondément, tout à ma concentration. Mes mains se creusent, dans le mouvement mes index et majeur se joignent, l’os devient acier, la peau devient fer. Le regard plus vif. L’odeur du nègre me gifle. Je sens son désir, je sens son mépris, sa haine — sa colère le désavantage. Il n’est pas assez lucide pour attaquer avec efficacité. À la périphérie du regard, je guette le danger. Kranes bouge le premier. Mon pied droit frappe son genou. J’y ai mis tout mon *k’i*. Je sens toute sa mécanique céder : les cartilages, les ligaments. Mes doigts frappent sa poitrine juste au-dessus du cœur comme un coup de couteau alors que, déjà, il s’affaisse. Là, à cet endroit précis, se trouve un gros paquet de nerfs particulièrement sensible. Le coup peut tuer, mais ce nègre est gras comme un porc. Ce que j’en sais, bien exécuté ce coup donne l’impression à celui qui le reçoit de faire une crise cardiaque.

Devant l’étendue des dégâts, ses copains n’attaquent pas. Mieux, ils s’éclipsent sans bruit.

Je finis de prendre ma douche, adossé aux carreaux de céramique. J’observe le Loup Noir qui broute les testicules et la verge de ma victime. Évidemment, aucun loup noir ne se trouve dans les douches de la prison. Il est juste mon compagnon secret, mon seul et meilleur ami.

Une chimère...

Notre lien remonte à mes premières années d’adolescence. Je me trouvais à côté de mon père, sur le plateau de Coconino, face au Grand Canyon. Tout en fumant son cigare, le *pater* m’expliquait que l’on pourrait utiliser le site du Grand Canyon pour y entasser des montagnes d’immigrés clandestins, de nègres, avant de passer tout ça au napalm. Il s’y croyait et voyait déjà les hélicos d’*Apocalypse Now* donner la charge, Wagner à fond dans les tympan.

Je voyais tout autre chose. Je regardais ce que Dieu, un jour, avait fait subir au Monde : un sillon de plusieurs dizaines de miles de long, profond à un point tel que ce n’est plus du vertige que l’on ressent mais de l’émerveillement.

Je regardais la bouche grande ouverte et ma main trouva une fourrure là où il n’y avait que de l’air chauffé à en devenir trouble. Le Loup Noir se tenait à côté de moi, calme, assis. La langue pendante...

Et je n’étais pas effrayé.

Je le caressais. Je profitais de la toute puissance du paysage. Et mes caresses, conjuguées au calme de l’animal, à l’odeur qui émanait de lui, me menèrent jusqu’à *Extermination Highway*. Le

paysage changea lentement. D'abord une lumière différente, presque imperceptible, provenant d'une Lune apparente en plein jour. Puis des murailles de béton se dressèrent au nord, puis au sud. Et comme je plongeai ma main plus profond dans la fourrure du loup, les voitures commencèrent à tomber du ciel, *au ralenti*, à passer devant mes yeux et à s'écraser au fond du canyon. Il y avait des gens dans les voitures et des loups sur les toits des voitures. Et je savais que toutes ces caisses ne tombaient pas du ciel, mais de la Lune.

Le souffle du loup se fit plus court.

Les voitures s'entassaient sur des centaines de *yards* d'épaisseur et l'odeur du loup envahissait mes narines, mes poumons, commençait à coller à mes vêtements. Elle arrivait même à couvrir l'odeur entêtante du tabac indonésien que mon père fumait avec délectation. Une sale habitude qu'il avait ramenée de Manille.

Les voitures cessèrent de tomber du ciel et les loups commencèrent leur festin. Alors, ne pouvant plus attendre, le Loup Noir s'élança. Je voulus le rattraper mais mon père me chopa par le colbac et me tira en arrière.

« Hé, c'est dangereux par là, fiston, t'as vu le trou ? »

Le trou, il avait osé appeler *Extermination Highway* un trou...

Le Loup Noir — que je ne pouvais quitter des yeux — atterrit sur le toit d'une voiture dont les vitres explosèrent.

Et à ce moment précis, un goût de métaux envahit ma bouche.

J'ouvre à nouveau les yeux.

Le Loup Noir en a fini avec Kranes. La montagne de barbaque n'a plus d'organes génitaux, juste un énorme vagin à la place, dont il ne sortira rien de bon.

Je caresse l'animal au passage, ramasse ma serviette. Je m'habille et me rends au petit-déjeuner.

« T'es en retard », me dit le gardien en frappant le mur avec sa matraque, alors que je débouche dans le couloir.

« Désolé, Chef. »

Il doit être surpris de me voir capable de marcher, il doit être surpris de me voir intact, de bonne humeur. Il ne sait pas à quel point Kranes, en me permettant de revoir ma première rencontre avec le Loup Noir, m'a apporté de la joie.

Le gardien appelle les retardataires. J'imagine Kranes incapable de bouger ni même d'appeler à l'aide.

Je souris.

« Qu'est-ce t'as fait à Kranes ? Ils ont dû l'hospitaliser, tellement t'y es allé fort.

— Je lui ai brisé un genou et je l'ai frappé juste au-dessus du cœur, y'a un gros paquet de nerfs à cet endroit.

— Karaté ?

— Pas vraiment...

— Avec un mec comme toi, plus personne ne pourrait nous emmerder.

— T'as fini tes petits pois ? »

Lorsqu'elle arriva devant les abattoirs, le soleil levant jetait une lueur pourpre sur la façade. Comme la première fois, un relent de sueur et de viande lui frappa les narines. Mais, là, elle s'y ouvrit de tout son être. La poitrine dilatée, elle franchit le portail et s'engagea dans la grande salle.

Sur le site d'équarrissage étaient jetées trois carcasses de boeuf. Un seul homme y travaillait : Roger Brisecorps, torse nu, le pantalon dans des cuissardes souillées de sang. À coups de cognée, il frappait sur l'une des carcasses pour la fendre en deux et en retirer les viscères. À travers les flaques rougeâtres, sans cure d'y tacher ses bottines, Cyprène s'approcha de lui en silence. Quand il sentit ce souffle de femme, léger, sur son épaule, il se retourna lentement et laissa tomber sa hache.

« Tu es revenue, enfin ! » murmura-t-il.

La gorge nouée, elle contempla ce puissant torse d'homme, cette chair de mâle si semblable à la viande qu'il débitait. La tête lui tourna. Sans un mot, elle se laissa aller contre lui, tandis qu'il l'étreignait à la briser.

Quand ils se séparèrent, elle s'aperçut qu'à la main droite, il portait un gant de cuir noir où flamboyait un dragon.

« Viens, lui dit-il. J'ai quelque chose à te montrer. »

Refermant sa pogne sur cette menotte gantée d'agneau blanc, il la conduisit jusqu'à un coffre de bois sombre. De la main gauche, il souleva le couvercle. Alors, elle comprit qu'un saloir pouvait se métamorphoser en cercueil.

Dans l'étincellement des cristaux de sel, magnifié par leur transparence, gisait un corps humain, les yeux fixes, écorché des pieds à la tête. Ses muscles, raides et luisants, avaient la teinte violacée de la cyanose. La pâleur des tendons y ressortait de façon terrible. Un spasme la secoua. À un doigt, sur la chair à demi-séchée, elle venait de reconnaître la chevalière de son mari.

Avec un frisson, elle se serra contre l'équarrisseur.

« Tu es un assassin, dit-elle, émerveillée.

— Oui, sourit-il. Mais pas un voleur... Je lui ai laissé sa ferraille. »

Déjà, le couvercle se refermait sur cette sublime vision. À demi-pâmée, Cyprène laissa l'homme la ramener jusqu'aux carcasses qu'il avait fendues de sa hache. Une odeur musquée s'en dégagait. Elle sentit ses mains de tueur, l'une bardée de cuir, l'autre nue, toute deux ensanglantées, lui ôter sa robe et son corset, puis la coucher avec douceur sur les formidables quartiers de viande.

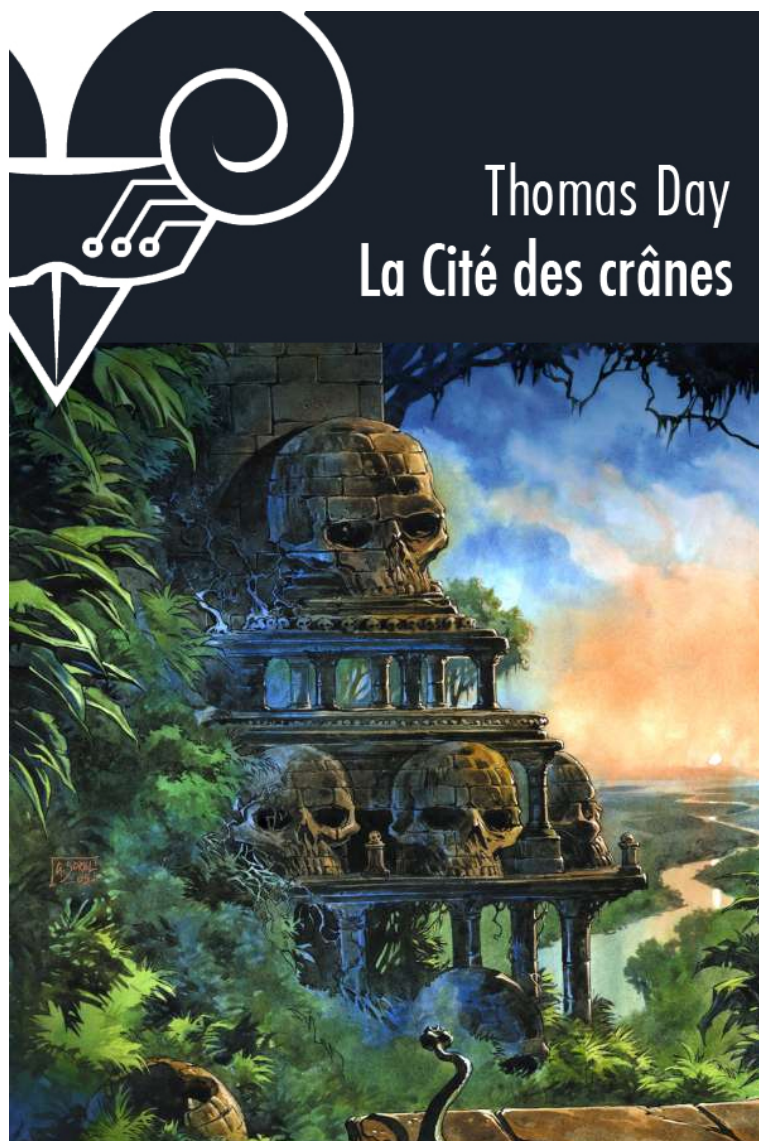
Le ceinturon dégrafé, sans même ôter ses cuissardes, il s'allongea sur elle, parmi ce magma bestial et palpitant. Le Dragon couvrit la Gazelle. Le sexe de l'équarrisseur força la jeune femme. Elle fut suffoquée par un tel plaisir que des étoiles jaillirent sous ses paupières, y ramenant le scintillement sans fin des cristaux.

Tandis qu'il allait et venait en ses profondeurs, elle sut que lui aussi, les yeux fermés, était ébloui par leur éclat. L'image du mort commença de planer, rouge, irréaliste, au-dessus d'eux. Dans une lumière de gemmes et de sang, une lame de fond les souleva. Ensemble, de rôle en rôle, ils s'acheminèrent jusqu'à l'extase.

Le jour durant, ils s'étreignirent sur ce somptueux autel de chair, galvanisés par la présence de l'écorché du saloir.

« Demain, promet Roger Brisecorps à la gantière, je m'occuperai de ses héritiers. »

## Du même auteur



### [La Cité des crânes](#)

Roman, 166 pages, 5 €  
Disponible sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)